



La Mado

Céline Mayeur

Paris se pare de perles de pluie cette soirée d'été à la déception des promeneurs et des promeneuses. Paris se pâme, elle transpire de langueur. Elle est chagrine, elle se fait capricieuse. Les passants sortent leurs parapluies, les moins élégants leurs imperméables. Les enfants sautent dans les flaques pieds joints sous le regard consterné de leurs parents.

Sous l'auvent de la terrasse d'un café, siège un panel d'artistes assemblés autour de consommations chaudes ou fraîches, acidulées ou sucrées : parmi eux, l'aristocrate russe qui a quatre noms. Comme il est bien malaisé de l'appeler de la sorte, on écorche, on ampute et on mélange un peu le tout, pour ces petits surnoms lancés d'une inflexion de voix vague : « Beurth », « Sky », « Novich ». C'est un photographe voué à l'argentique, lui-même est en noir et blanc. Visage pâle, cheveux noirs, vêtements noirs. Il hume un Machetero en sortant quelques clichés de son énorme sacoche... noire ! Il en discute avec Lily, sa modèle. Une actrice qui porte des bas nylon et des escarpins. Elle chausse des lunettes aux verres percés, mystifiant par leur concave les expressions de son regard. C'est sur scène qu'elle les enlève, se baigne dans le flou artistique en faisant croire à ses spectateurs qu'elle s'enquière de leurs jugements sur ses prestations. Il n'en est rien, quand elle est Célimène, Cunégonde ou Antigone, elle se fond dans une époque, un personnage, elle est à mille lieux d'une réalité vulgaire où les gens se distraient du spectacle en songeant à remplir leur ventre, peut-être même à dégazer discrètement sans que cela s'entende ou se sente.

Celle qui observe les photos avec des lunettes de repos, c'est « La Dame ». On la surnomme ainsi avec un petit mot flatteur ou gentil trottant laborieusement derrière ce prestigieux « Dame ». Bien sûr, quand on l'annonce, les autres, ceux qui ne la connaissent pas, s'attendent à voir apparaître une snob revêche, corpulente, droite, affublée de grotesques fantaisies et de bijoux lourds. Mais elle n'est qu'une trentenaire à l'âme poète, à l'allure élégante mais d'une personnalité introvertie. Une scribouillarde esseulée à la campagne la plupart de son temps. Elle s'épanouit de la

sorte au milieu de ses roses, de ses chats et de ses enfants. Ce soir, elle est la seule du groupe à être mariée. Elle fume un Toscano pour percevoir dans la fumée son Italie. Elle reconnaît dans le cigare des fragrances de violette, de bois flambé, et elle retrouve tout le confort de sa maison parfumée ou de ses bains vaporeux.

La styliste orientale blonde installée à côté d'elle la tire de ses songes par la manche pour parler robes et jupes. « Dame » se laisse tenter par les vêtements ethniques qui lui offrent par leurs motifs et leurs couleurs anisées un air marin, la chaleur des plages ensoleillées, l'odeur des citrons et de la fleur d'oranger, loin, très loin de cette pluie qui mouille ces jambes nues juchées sur des sandales compensées à lanières dorées.

Le Russe, sur un ton dithyrambique, s'exclame :

– Oh mais que vois-je ? C'est la Mado ! Quelle chance, mes amies, de trouver là ce si passionnant personnage ! Saviez-vous, mes chères, que je m'attristais de ne point trouver de modèle à la hauteur de ce majestueux appareil ? Ce n'est pas que je n'eusse point de beauté à mes côtés, mais cette femme ! Cette femme ! Quel personnage ! Nous allons nous y donner à cœur joie... (Oui, lorsque le Russe entreprend une œuvre, il parle de lui au pluriel, pour se prêter une certaine contenance et se donner du courage.)

La Dame, qui n'a pas retiré ses lunettes, perçoit difficilement le lointain. Son imagination peut interpréter librement les imprécisions qui se meuvent au coin de la rue adjacente. Alors, elle l'invente la Mado, selon ses fantasmes à elle... Tel un personnage créé de la main de Christiane Baroche, elle se façonne dans la grâce et dans la dentelle. Sa coquetterie littéraire lui offre une certaine distinction. C'est une noble au caractère bien trempé qui écrit des lettres que les gens des siècles prochains étudieront en classe. C'est un mélange de Madame de La Fayette et de Madame Hanska, avec l'adresse de la Merteuil.

La Mado approche, elle titube dans la rue ténébreuse si bien que la Dame se demande si cette vision vacillante n'est point due à la petite ivresse ressentie dans les deux tiers du cigare. Elle aspire une bouffée en souriant, satisfaite de ses visions et de ses sensations. Elle a trouvé une muse et se sent très inspirée. Dès le lendemain, elle prétextera une migraine pour composer l'incipit d'une nouvelle dans la chambre que lui a dédiée son grand frère. Elle s'attend déjà à ce que des perles littéraires sortent de

la bouche de son intrigante. Mais la Mado s'accroupit face à elle derrière le bac à géraniums.

– Oh ! oh ! oh ! oh ! Ah, voilà ! s'enthousiasme le photographe. Elle va produire !

La Mado est grise. Elle a tété toute journée à la « villageoise » pour désinfecter un vilain rhume, en mangeant du cassoulet en boîte. Il faut que ça sorte, que ça suinte, que ça coule... Elle a mal au ventre, elle ressent quelques spasmes alors elle se tortille pour masser ses intestins. Elle y va avec l'adresse d'un gastro-entérologue, elle y trempe le doigt. Le doigt dans la gorge et le doigt dans l'anus. Son nez la démange alors elle gratte un peu pour y retirer le serpent in gluant qui semble se débattre, serré entre ses ongles noirs.

Elle replonge le doigt dans l'anus et sa première tirade fuse à l'adresse du photographe qu'elle semble reconnaître :

– Ah, t'voilà, nan mais que ça vient ti pas ? Et pire ça fait mal avec les hémorroïdes quand je pousse !

La Dame n'en revient pas, pantoise. Elle a cessé de fumer et a retiré ses lunettes. Un peu déçue par la vulgarité de l'intrigante, mais fort amusée par le comique de la situation. Elle se demande si Sky va oser la prendre en photo dans cette position. Il sourit en tripotant les boutons de son objectif. Derrière lui, la styliste et l'actrice pouffent.

Les trois femmes zyeuvent celle qui s'apprête à déféquer sur la voie publique à la lueur argentée des lampadaires.

L'ambiance est feutrée pendant que l'autre force dans un demi-silence. Quelques cancans se font entendre. Des froufroutements incessants, des cous qui se tordent, tout cela dans la plus grande discrétion pour ne pas effrayer la... bête qui va « pondre ».

D'une voix poissarde, elle s'écrie enfin, après une lutte interminable entre elle et ses sphincters :

– Non de dioux, que ça fait du bien, celui-là fallait pas que je le retienne et pis, il écarte les poils quand je pousse !

Le photographe est aux aguets, cherchant le moment adéquat pour immortaliser le tableau. C'est qu'il ne veut pas faire du grand n'importe quoi. Il est méticuleux. Il ne trouve pas la Mado suffisamment apprêtée. Il manque une touche de poésie. Il pourrait utiliser un artifice si jamais l'ensemble était finalement insipide,

en usant du révélateur lith. Par chance, Paris en larmes verse quelques fantaisies de cristaux sur les joues de la Mado. Elle est pathétique. Spectaculaire dans sa souffrance intestinale.

Autour d'elle les Parisiens et les autres, touristes, marginaux et gitans, la scrutent, bouche bée. Puis c'est l'explosion. Tout le monde s'esclaffe bruyamment. Sky prend la photo en riant discrètement.

L'intrigante est dans son monde, confite dans son alcool. Elle ne se rend pas compte du ridicule, elle parle fort, rote et se gratte les fesses. Un détail cependant la turlupine. Mais où est donc passé son excrément ?

Mado n'aime pas réfléchir, elle trouve cet exercice déplaisant.

Le raisonnement est une coquetterie de l'esprit et ces dernières années, elle a délaissé toute notion de coquetterie. Elle ne s'habille plus, s'enveloppe seulement d'une « toge », d'un tablier, d'un bout d'étoffe effet « sac à patates » à la propreté douteuse. Elle ne porte pas de culotte, et encore moins de string, ces derniers sont de vrais coupe-hémorroïdes. Les tangas ne sont pas adéquats non plus parce qu'ils ne couvrent pas entièrement la toison épaisse et frisottante de son pubis. Elle a décidé de laisser respirer sa forêt amazonienne, d'autant plus que quelques champignons prolifèrent dans cette humidité. Elle a beau étaler la crème fongicide, l'odeur se fait chaque jour plus insistante.

Dans un instant de lucidité, elle se rappelle son amant, le docteur Lulu. Celui-ci reçoit régulièrement les pochetrans du coin dans son boui-boui miteux. Il y dispense quelques conseils douteux. Il prône avec vivacité pour la prise d'antibiotique dans un verre d'alcool. Selon lui, par l'action des levures présentes dans l'alcool, l'effet des antibiotiques est décuplé. Il a ausculté la vulve de sa femme après avoir reniflé un fromage périmé, pour anesthésier ses fosses nasales. Il lui a alors conseillé en touillant à l'abaisse-langue les muqueuses jaunâtres et les croûtes que le port de la culotte pourrait étouffer toute cette flore. De plus, un peu de chaleur apporterait un confort supplémentaire à l'intimité de sa gueuse.

Elle se souvient ! Elle se renifle en se mettant en boule comme un hérisson repéré en plein jour par un prédateur. Elle soulève l'étoffe et l'odeur de ses excréments confirme la chose. L'immonde grognasse porte une culotte. Une culotte épaisse en coton. Une grosse culotte vieille d'une vingtaine d'années à l'élastique

distendu et aux motifs délavés. Les excréments se sont nidifiés dans cette cachette chaude et humide.

Alors elle se parle, elle se contemple, elle se renifle. Elle fait le bilan de son existence, la chute nauséabonde du récit de son existence siégeant dans cette culotte.

Elle est la Gervaise du XXI^e siècle, ivre d'une boisson qu'elle a toujours détestée, qu'elle stigmatisait depuis sa tendre enfance. Elle rêvait de confectionner son petit nid d'amour, un endroit tout simple, sans fantaisie. Une vie saine et propre, rangée, dépoussiérée, aseptisée. Une vie fade, une vie basique sans surprise, une vie dans l'idéal balzacien, repoussant du bout des doigts les peaux de chagrin.

– Et pourtant, et pourtant...

Elle se fait la réflexion les après-midi, lorsqu'elle contemple le groupe d'artistes, qu'elle n'a pas su vivre. La plupart souffrent des yeux à force de trop lire. Ils sont élégants, insoucians et rêveurs. La Lily sourit tout le temps même quand le soleil agresse ses deux pupilles pralinées. Ce sont des épicuriens. Ils s'abreuvent de la littérature et s'extasient de la poésie des paysages et des toilettes du Tout-Paris.

Le photographe philanthrope adresse la parole aux inconnus avec qui il se familiarise au fil des saisons. Lorsqu'il est de bonne humeur, il parle en versifiant. La styliste est une vraie boute-en-train, elle ne s'arrête pas à une mauvaise impression. Elle fait fi des remarques désobligeantes des envieux et des trouble-fête. Quant à la Dame, elle est paisible. Elle fait le vide et voyage par la force de sa pensée. Elle médite.

Tous les plaisirs de l'existence résident dans les comportements que l'on choisit d'adopter. Une complicité artistique, un cadre apaisant, beaucoup de self-control, et surtout bien choisir son partenaire. Ne jamais sortir mal accompagné.

La Dame est la seule à s'être mariée, les deux autres femmes y songent et le Russe cherche depuis des années celle qu'il rendra heureuse.

Il a raison, lui. Elle aurait dû attendre, elle aussi, avant de se laisser engrosser à dix-huit ans par ce fripon de Francis. Il l'avait émue avec son regard profond, son jean serré et sa boucle d'oreille. Il l'avait émoustillée en retirant avec assurance sa ceinture. Hypnotisée par son attribut, elle s'était laissée faire sans se rendre compte que le garçon alcoolisé allait ruiner en une nuit l'essentiel de son existence.

Elle avait ressenti ce soir-là comme une attirance pour le mal. Sa conscience susurrant au creux de son oreille : « N'y va pas, Madeleine, sinon tu vas pleurer

comme une... Madeleine. » Elle avait souffert d'une faiblesse passagère et il était passé sur elle comme un charognard.

Il avait goûté au sucre de sa peau, il avait mordu ses lèvres framboisées. Il l'avait envoûtée par le charme de sa virilité. Il l'avait laissée pourrir comme un fruit à moitié consommé.

Le bébé grandissait en elle et sa beauté se gommait insensiblement. Ses cheveux fanaient, sa taille s'épaississait et ses dents tombaient. À force de pleurer son amant, sa voix devenait poisseuse.

Elle s'accordait un verre de liqueur les soirs oppressants où le bruit du vent l'angoissait. Puis, André le facteur partageait ce verre avec elle en lui tenant chaud.

Lui aussi désertait sa maison à mesure que la poussière s'amoncélait et que la vaisselle s'ébréçait. Le fils mal né de Madeleine eut raison de leurs marivaudages. Quand il prit connaissance de ses déficiences, il cessa tout rapprochement amoureux avec celle qui avant l'avait si souvent inspiré.

Elle but un verre de Chartreuse supplémentaire à la mémoire d'André. Puis un autre à la mémoire de Francis. Un petit dernier pour son père qui la battait, mort prématurément d'une cirrhose. L'alcool devenait une mauvaise habitude assez plaisante parce qu'elle euthanasiait peu à peu son âme endolorie. Une sorte de suicide passif...

Lulu la satisfait parfois avec ses pratiques étranges. Le reste du temps, c'est un gros dégueulasse pétomane toujours ivre, se mouchant dans ses manches. Pourquoi se pomponner pour cet homme qui ne la regarde pas ? Il recherche surtout sa compagnie parce qu'elle le fait rire avec ses bêtises et ses méconnaissances.

Il faut tout de même qu'elle lui demande, au Russe, une photo d'elle plutôt flatteuse. Elle serait maquillée comme Lily en actrice de cinéma, ou élégante et photogénique comme la Dame, habillée comme la styliste, dans l'air du temps.

Malheureusement, elle a oublié comment faire... Les choses de la vie. S'exprimer. Face à lui, elle titube et s'effondre dans ses ténèbres.

C'est ainsi, sous les yeux fascinés de la bande, qu'elle succombe dans ses excréments, symbole de ses erreurs, de ses regrets qu'elle tentait vainement de laisser choir sur l'asphalte. Certains spectateurs enivrés applaudissent cette femme morte dans sa dernière prouesse.

Paris la lave de ses flaques.